

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINAT

A travers l'oeuvre de Paul Claudel (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 16-22

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

A travers l'œuvre de Paul Claudel (Suite)

La première pièce que publia Paul Claudel s'appelle *Tête d'Or*, en 1890. Il a dit lui-même que c'était le drame de la possession du monde. Pour M. Duhamel, *Tête d'Or* est le drame de « l'humanité sans Dieu » ; pour M^{me} Sainte Marie Perrin, c'est le drame du « Désir Humain » éternellement déçu par la réalité et la possession, et qui renaît toujours.

C'est un drame noir et sans espérance... on en sort serré jusqu'à l'angoisse, car la lumière n'y vient de nulle part, et la déchéance est complète. Pauvre Tête d'Or... homme si pareil à tant d'autres, dont la faillite attire notre pitié : les espoirs qui avortent... les rêves qui retombent..., les désirs qui s'effeuillent... il aura tout souffert sans une consolation humaine, sans une illumination bienfaisante... Claudel nous invite à la compassion ; lui qui vit de certitudes, comme il parle du vaincu, comme la charité l'inonde pour cette misère morale et humaine :

« O tête d'Or, au croisement des routes, voici que tu as autre chose au suppliant à épancher que ton sang vain et le serment sur la pierre celtique. »⁽¹⁾

Cette puissance à sortir de l'erreur, cette carence d'un espoir de rédemption a disparu dans la *Ville*. C'est un drame social. Tête d'Or pleurait « je ne suis pas Dieu » mais Lambert de Besme ose dire encore plus orgueilleusement : « c'est ainsi que j'ai été fait Dieu... ». Pour avoir ainsi blasphémé, Besme mourra sans la grâce, dont Cœuvre est touché, et qui lui permettra de constituer des lois et de maintenir les foules dans la « Ville » régénérée... Claudel peint dans ce drame les résultats du « grand soir » tant prôné. Ce n'est pas Lambert, ni Cœuvre qui est le vrai personnage, c'est la « Ville » elle-même avec ses institutions mal faites, avec ses imperfections... c'est la « Ville » qui croulerait comme Troie sans le maintien de la religion...

Ce qui fait agir les héros de ces deux premiers drames, c'est l'orgueil humain, plus fort que l'amour, plus fort que la haine, mais qui ne tient pas devant la mort... je fais remarquer qu'il n'y a pas de peintures d'âmes,

(1) Cinq grandes Odes, p. 86.

d'études psychologiques...., les âmes sont tout au plus esquissées.

La troisième pièce de Claudel se passe en Chine, dans ce pays mystérieux où les morts semblent encore animer de leur ombre, l'existence des vivants... Claudel a promené un peu partout sa fantaisie diplomatique, et tout en représentant dignement la France, dans l'exotisme d'outre-mer, ses yeux ont gardé en eux les chatouillements merveilleux des lumières orientales... il y a dans cette pièce tout le mystère qui s'évoque à ce seul nom de Chine... il y a du Dante et de l'Eschyle, mais là encore les personnalités individuelles sont absentes. Mais, à partir de ce moment, l'art de Claudel se précise, devient plus psychologique, plus intéressant. J'arrive alors à la pièce de Claudel la moins édifiante... il paraît même que le poète ne veut plus qu'on la lise, et qu'il l'a retirée du commerce... c'est le *Partage de Midi* ⁽¹⁾. Claudel s'y trouve avec son sensualisme païen, que ne retient aucun amour purifiant, avec son ardeur incurable pour le charnel, le réel, le *Partage de Midi*, ce livre fait penser au *Démon de Midi*, cet horrible retour de la passion chez un homme en pleine maturité... « *a sagittà volante in die, a negotio perambulante in tenebris, a dæmonio meridiano, liberat nos, Domine...* »

Dans l'*Echange*, Claudel a créé le type moderne du financier sans scrupules, pour qui tout s'achète, même l'amour... Je n'insisterai pas sur ce drame plein de paganisme par le sujet même qu'il traite... c'est la tragédie, la torture de la femme que l'homme n'a pas su régir, qui se donne et qui est laissée. Je copie les paroles adressées par Marthe à son mari Louis Laine qu'elle a suivi jusqu'en Amérique, à la suite de quelque démêlé judiciaire :

Marthe : Je vivais à la maison et je ne pensais point me marier.

Et un jour tu es entré chez nous comme un oiseau

Etranger que le vent a emporté !

Et je suis devenue ta femme.

(1) Il est bien entendu que le fait de parler ici de certains livres n'entraîne pas pour tous la licence de les lire. La nature des sujets que traitent, par exemple « Le Partage de Midi » et « L'Echange » rend difficile la recommandation de leur lecture à toute une catégorie de lecteurs.

Et voici qu'en moi est entré la passion de servir
Et tu m'as remmenée avec toi, et je suis
Avec toi.

Voici donc ce pays qui est au-delà de l'eau !
Comme une rivière quand on est de l'autre côté.

Louis Laine : N'est-ce point un beau pays ?

Marthe : O Louis Laine, je n'avais jamais vu la mer. Chez nous le monde ne quitte pas du pays, comme les bêtes qui vivent sur les lys.

Mais chacun porte dans son cœur durant qu'il travaille l'image

De sa porte et de son puits et de l'anneau où il attache le cheval.

Oh ! et quand nous étions déjà partis un gros bourdon
Passa autour de ma tête et déjà il filait vers la terre.

Louis Laine : Je n'aime pas ce vieux pays. Ça sent le vieux comme le fond d'un vase.

Il y a trop de routes et l'on sait toujours où l'on est,

Et les gens vous regardent, comme un chien qui n'a pas de collier.⁽¹⁾

Avant d'aborder la trilogie de *l'Otage*, le *Pain Dur*, le *Père Humilié*, il me faut parler de *l'Annonce faite à Marie*, qui est l'arrangement avec de notables changements, de la *Jeune fille Violaine*. C'est un mystère en quatre actes et un prologue; c'est la révélation de l'éternel salut par la prière et le sacrifice. « Le drame se passe à la fin d'un Moyen-Age de convention, tel que les poètes du Moyen-Age pouvaient se figurer l'antiquité. » Violaine est la jeune fille exquise, en qui il y a comme une pudeur, une peur, un remords du bonheur excessif, le remords d'un bonheur auquel les êtres médiocres, seuls, peuvent s'abandonner sans crainte... son sacrifice n'est pas le renoncement simplement moral, laïque, mais bien la crucifixion intime exécutée en face du Christ en Croix...

Toute la pièce est pleine de surnaturel; nous y retrouvons quelque chose de nos angoisses, une vie intérieure qui se rapproche de la nôtre, et aussi peut-être l'ébauche ou les fragments de notre histoire ou de celles d'âmes qui nous sont chères... c'est la grande originalité de certaines œuvres, de Claudel. Il faut remonter à Polyeucte,

(1) L'Echange, p. 175.

pour retrouver certains accents spirituels, qui font penser au Cantique des Cantiques du Poverello. Pierre de Craon explique à Violaine les deux amours : celui de Dieu et celui des hommes :

Pierre de Craon : Comment me ferais-je comprendre, comparant la mort avec la vie ?

L'amour que vous allez connaître est semblable à l'humiliation de la mort, à la résolution de la dernière heure,

Et un homme nouveau naît de ce consentement réciproque, du double et funèbre aveu.

Mais l'autre amour se tient à toutes ces portes par lesquelles nous recevons la vie,

La bouche qui goûte et qui boit, les narines qui aspirent, les oreilles et les yeux qui écoutent et qui considèrent.

Et l'intelligence qui apprend, qui comprend et qui conçoit ;

Et toutes ensemble s'ouvrent dans ce mouvement par lequel notre poitrine se soulève.

Et tel est le principe, le mouvement primitif et profond de l'être que je constitue.

L'acte même par lequel je suis.

Et cette soif comporte pour qu'elle existe la source ; l'Insatiable ne peut

S'appliquer que sur l'Inépuisable.

Violaine : Apprenez-moi cette soif.

Pierre de Craon : — La soif naît de la soif; qui pourrait recevoir, ayant déjà ?

Et ainsi vous comprendrez ces paroles

Dont le sens d'abord paraît étrange et si choquant :

« Heureux ceux qui ont faim et soif.

Heureux les pauvres. Heureux

Ceux qui pleurent et qui souffrent persécution. »

Car ils sont pareils à l'enfant qu'on sèvre et qui crie

... Et tels que les veaux dont on entoure le mufle d'épines,

Afin que la mère les chasse de son pis.

... Le don, à l'initiation de la générosité de notre Dieu,

Aux autres, afin qu'il n'y ait rien de mort en nous, de soi.

Celui qui donne, pour qu'il puisse donner, il est juste qu'il reçoive ;

Et qui se sacrifie, Violaine, il se consacre. ⁽¹⁾.

Violaine mettra dans sa vie ces préceptes de Pierre; pure comme le lys, et cependant contaminée par la lèpre, de par la volonté divine, elle se sacrifiera afin de

(1) Jeune Fille Violaine, p. 23.

se consacrer... « radieuse... intacte » : elle subit l'assassinat, tandis que les cieux sont dans la jubilation... splendide vision d'allégresse et de rédemption...

Claudiel met en scène un miracle ; c'est pour cela qu'il intitule sa pièce « mystère », dans le style de nos pères. En effet, Aubaine, la fillette de Mara (la sœur de Violaine) et de Jacques Hury (son ancien fiancé) est morte pour le jour de Noël. Mara révoltée apporte le cadavre à sa sœur qui vit comme des lépreuses, hors les hommes, dans le noir des forêts... et Violaine réchauffe dans son sein l'enfant qui renaît doucement, tandis que la cruelle Mara, le cœur brûlé de rage, s'apaise en disant les versets évangéliques de la Nativité. Mais, son âme est l'essence même de la haine ; créature passionnée, sans notion du devoir, elle n'a pas compris le sacrifice de Violaine... elle veut la tuer, elle la tue, et lorsque son mari Jacques, en qui l'ancien amour pour Violaine est demeuré intact malgré et peut-être surtout à cause de la séparation, la repousse avec horreur... elle hurle son crime dans tout l'étalement cynique de sa conscience sans remords :

Mara (la tête baissée) — Salut, mon père ! Je vous salue tous.

Vous tenez les yeux sur moi et je sais ce que vous pensez : « Violaine est morte.

« Le beau fruit mûr, le bon fruit doré,

« S'est détaché de la branche, et, seule, amère au dehors, dure
« au dedans comme la pierre,

« Nous reste la voix hivernale. » Qui m'aime ? Qui m'a jamais aimée ? — (Elle relève la tête d'un air sauvage)

Eh bien ! me voici ! qu'avez-vous à me dire ? Dites tout ! qu'avez-vous à me reprocher ?

Qu'avez-vous à me regarder ainsi avec ces yeux qui disent : c'est toi ! — Cela est vrai, c'est moi !

Cela est vrai, c'est moi qui l'ai tuée.

C'est moi qui l'ai prise par la main, l'autre nuit, étant allée la retrouver,

Durant que Jacques n'était pas là,

Et qui l'ai fait choir dans la sablonnière et qui ai culbuté sur elle

Cette charrette Toute chargée. Tout était prêt, il n'y avait qu'une cheville à retirer.

J'ai fait cela.

Jacques ! et c'est moi aussi qui ai dit à la mère, Violaine, de lui parler, ce jour que tu es revenu de Braine.

Car je désirais ardemment t'épouser, et autrement j'étais décidée à me pendre le jour de vos noces.

Or Dieu qui voit les cœurs avait permis déjà qu'elle prit la lèpre.

— Mais Jacques ne cessait de penser à elle. C'est pourquoi je l'ai tuée.

Quoi donc ? que restait-il d'autre à faire ? que fallait-il faire de plus

Pour que celui que j'aime et qui est à moi

Fût à moi comme je suis à lui, tout entier,

Et que Violaine fut exclue ?

J'ai fait ce que j'ai pu.

Et vous à votre tour, répondez ! Votre Violaine que vous aimiez.

Comment donc est-ce que vous l'avez aimée, et lequel a valu le mieux,

De votre amour, croyez-vous, ou de ma haine ?

Vous l'aimiez tous ! et voici son père qui l'abandonne et sa mère qui la conseille,

Et son fiancé, comme il a cru en elle !

Certes vous l'aimiez.

Comme on dit que l'on aime une douce bête, une jolie fleur, et c'était là toute l'amitié de votre amour !

Le mien était d'une autre nature ;

Aveugle, ne lâchant point prise, comme une chose sourde et qui n'entend pas.

Afin qu'il m'ait tout entière il me fallait l'avoir tout entier !

Qu'ai-je fait après tout pour me défendre ? qui lui a été le plus fidèle, de moi ou de Violaine ?

De Violaine qui l'a trahie pour je ne sais quel lépreux, cédant, dit-elle, au conseil de Dieu en un baiser ?

J'honore Dieu. Qu'il reste où il est ! Notre malheureuse vie est si courte ! Qu'il nous y laisse la paix !

Est-ce ma faute si j'aimais Jacques ? était-ce pour ma joie ou pour la dévoration de mon âme ?

Comment pouvais-je faire pour me défendre, moi qui ne suis point belle, ni agréable, pauvre femme qui ne puis donner que de la douleur ?

C'est pourquoi je l'ai tuée dans mon désespoir !

O pauvre crime maladroit ! O disgrâce de celle qu'on n'aime pas et à qui rien ne réussit ! Comment fallait-il faire puisque je l'aimais et qu'il ne m'aimait pas ?

(Elle se tourne vers Jacques).

Et toi, Jacques, pourquoi ne dis-tu rien ?

Pourquoi tournes-tu ainsi le visage vers la terre sans mot dire,

Comme Violaine, le jour où tu l'accusais injustement ?

Ne me reconnais-tu pas ? je suis ta femme.

Certes je sais que je ne te parais point belle ni agréable, mais vois, je me suis parée pour toi, j'ai ajouté à cette douleur que je puis te donner ! cette douleur, il n'y a que moi qui puisse te la donner. Et je suis la sœur de Violaine.

Il naît de la douleur ! Cet amour ne naît point de la joie, il naît de la douleur ! Cette douleur qui suffit à ceux qui n'ont point la joie !

Nul n'a plaisir à la voir, ce n'est point la fleur en sa saison,
Mais ce qu'il y a sous les fleurs qui se fanent, la terre même,
l'avare terre sous l'herbe, la terre qui ne manque jamais !

Reconnais-moi donc !

Je suis ta femme et tu ne peux pas faire que je ne le sois
point !

... J'ai commis un grand crime, j'ai tué ma sœur ; mais je n'ai
point péché contre toi. Et je dis que tu ne peux rien me repro-
cher. Et que m'importent les autres ?

Voilà ce que j'avais à dire, et maintenant fais ce que tu vou-
dras. (silence).

Anne Vercors (le père) : Ce qu'elle dit est vrai, va, Jacques,
pardonne-lui !

Jacques Hurg : Viens donc, Mara ⁽¹⁾.

....Le pardon à cause de Violaine et de l'enfant qu'elle
a ressuscité... Mara se souvient... la paix entre alors
dans ce cœur si humain, et Anne Vercors, le Père de la
Race et de la Terre qui récapitule :

O Pierre ! voici le temps où les femmes et les enfants nou-
veau-nés en remontent aux sages et aux vieillards !

Voici que je me suis scandalisé comme un Juif parce que la
face de l'Église est obscurcie et parce qu'elle marche en chance-
lant son chemin dans l'abandon de tous les hommes.

... Est-ce que le but de la vie est de vivre ? est-ce que les
pieds des enfants de Dieu seront attachés à cette terre misérable ?

Il n'est pas de vivre, mais de mourir, et non point de char-
penter la croix mais d'y monter, et de donner ce que nous avons
en riant !

Là est la joie, là est la liberté, là la grâce, là la jeunesse éter-
nelle ! et vive Dieu si le sang du vieillard sur la nappe du sacrifi-
ce près de celui du jeune homme,

Ne fait pas une tache aussi rouge, aussi fraîche que celui de
l'agneau d'un seul an !

O Violaine ! enfant de grâce ! chair de ma chair ! Aussi loin
que le feu fumeux de ma ferme l'est de l'étoile du matin,

Quand cette belle vierge sur le sein du soleil pose sa tête
illuminée,

Puisse ton père tout en haut te voir pour l'éternité à cette
place qui t'a été réservée !

Vive Dieu si où passe ce petit enfant le père ne passe aussi.

De quel prix est le monde auprès de la vie ? et de quel prix
la vie, sinon pour la donner !

Et pourquoi se tourmenter quand il est simple d'obéir ?

C'est ainsi que Violaine aussitôt toute prompte suit la main
qui prend la sienne. ⁽¹⁾

(à suivre)

Louis GENTINA.

(1) L'annonce faite à Marie, p. 187 et suiv.

(2) » » » p. 195-196.